Amélia
ET LES
LUTINS
intransigeants
Juliana Horatia Ewing

Amélia

et les lutins intransigeants

… de Juliana Horatia Ewing

… traduit par Françoise Gries

Frontispice : *Arthur Rackham*

Titre original : *Amelia and the dwarfs, 1870*

ISBN : 978-2-9567623-8-6

Cette œuvre constitue dans sa globalité une création personnelle. Elle est publiée sous licence CC-BY-NC-ND. Est seule autorisée la diffusion de l'œuvre originale, sans modification et dans son intégralité.

« Amélioooia, je t'ai dit NON ! »

l était une fois un couple qui n'avait eu qu'un seul enfant, une fille, prénommée Amélia. Les deux parents étaient des personnes faciles à vivre, au caractère conciliant. Mais Amélia ne leur ressemblait pas du tout. Elle possédait une volonté farouche, ainsi que des idées perspicaces et bien arrêtées sur les choses, bien qu'elle fût encore très jeune. Elle avait également des manières de se comporter en toutes circonstances, qui lui étaient propres. Ses parents la gâtaient beaucoup. Cela pouvait s'expliquer, soit par le fait qu'elle était leur seule enfant, soit par leur tempérament complaisant. Amélia était ainsi, sans aucun doute, la fillette la plus difficile à supporter qu'on puisse concevoir.

Depuis qu'elle était toute petite, ses parents n'avaient pas manqué une occasion de l'emmener avec eux chez leurs amis. Et il n'existait plus aucune de leurs connaissances qui ne fût terrorisée à cette perspective. Quand la brave mère partait en visite, elle prenait toujours Amélia avec elle. Et si l'amie en question était suffisamment chanceuse pour les voir arriver par la fenêtre, elle se dépêchait de mettre de côté tous ses bibelots et ses porcelaines fragiles, en s'écriant :

« Vite, aidez-moi !! Amélia vient nous voir ! »

Quand la fillette entrait, elle avait pour habitude d'inspecter la pièce, tandis que sa mère allait saluer son amie. Si un détail la frappait, elle interrompait les deux femmes en tirant sur le châle de sa maman, afin d'attirer son attention. Elle leur coupait alors la parole, avec une remarque du genre :

« Oh, maman ! Regarde ce drôle d'oiseau dans sa vitrine de verre ! »

Ou encore :

« Maman ! Maman ! Ils ont changé le tapis depuis que nous sommes venues la dernière fois ! ».

Elle était en effet une enfant « très éveillée », selon les propres mots de ses parents.

Ensuite, elle se promenait dans la pièce, examinant et tripotant tout, en revenant régulièrement, un objet à la main, pour marcher sur la robe de sa mère et interrompre la conversation en disant :

« Maman ! Maman ! Á quoi cela peut-il bien servir de garder cette vieille bassine ? Elle a été cassée puis réparée. Mais le rapiéçage est en train de s'en aller : je peux parfaitement le sentir, sous mes doigts ! »

Ou encore, en s'adressant à la maîtresse de maison :

« Ce n'est pas une véritable ottomane, que vous avez là, c'est une caisse en bois recouverte de chintz : je le sais, j'ai regardé en dessous ! »

C'est alors que sa maman lui disait d'un ton de reproche : « Amélia ! »

Il arrivait également à la maîtresse de maison de l'implorer :

« Ne touche pas cette porcelaine, ma chérie. Car bien qu'elle ait été recollée, elle a une grande valeur. »

Et sa mère ajoutait :

« Amélia chérie, repose-la ! »

Parfois, la brave femme disait : « Amélia, non ! », et parfois : « Non, Amélia ! ». Quand les deux avaient échoué, et que le vase en porcelaine se balançait au bout des doigts de la fillette, sa maman finissait par perdre la tête. Et quand Amélia lui faisait perdre la tête, elle haussait la voix, et déclamait sur un ton qui ressemblait à un roulement de tonnerre :

« Amélliiiia, je t'ai dit NON ! »

Sur quoi la fillette se contentait de regarder autour d'elle, jusqu'à ce que le vase lui échappe des mains, et aille s'écraser à terre, en mille morceaux qu'il serait impossible de recoller. Sa maman s'exclamait alors :

« Amélliiiia chérie ! »

La maîtresse de maison, quant à elle, tentait de prendre un air détaché, comme si tout cela n'était pas bien grave. Mais dès le départ de ses invitées, elle se précipitait pour ramasser les morceaux, se répandant en plaintes auprès de ses

amies, lesquelles avaient déjà, pour la plupart, connu des expériences similaires en présence de cette enfant tellement « éveillée ».

Quand le gentil couple invitait ses amis à dîner, il n'y avait aucun moyen pour ces derniers d'échapper à Amélia. En général, celle-ci faisait son apparition au moment du dessert, parfois plus tôt, en se rapprochant de l'un des invités, de préférence celui dont l'attention était la plus absorbée par la conversation. Elle venait ensuite se pencher étroitement au-dessus de l'épaule de ce monsieur ou de cette dame. Parfois, elle grimpait sur ses genoux sans y avoir été invitée. Puis elle interrompait la plus animée des discussions, faisant à haute voix des commentaires ayant trait à sa propre vie d'enfant. Par exemple :

« Je suis sortie, aujourd'hui, pour aller me promener en ville. J'ai sauté au dessus de trois ruisseaux. Et vous, vous savez sauter ? »

Ou encore :

« Papa m'a donné six sous aujourd'hui. Je mets de l'argent de côté pour devenir riche. Vous pourriez me peler une orange ? Non ! Je vais plutôt le demander à Monsieur Brown : il sait mieux les peler que vous ! Monsieur Brown ! Monsieur Brown ! Ne parlez pas à maman : pelez-moi une orange ! Monsieur Brown ! Regardez : je suis en train de m'amuser avec votre rince-doigts ! »

Quand le rince-doigts, rempli d'eau glacée, s'était renversé sur le devant de la chemise de Monsieur Brown, la mère d'Amélia s'écriait généralement : « « Amélliiiia chérie ! Non ! », avant de la ramener au salon, en compagnie des dames.

Une fois là-bas, elle grimpait sur les genoux des invitées, piétinait les plis de leurs robes, ou tripotait leurs bijoux, faisant de temps à autre sursauter une malchanceuse de saisissement, en déclamant soudain : « Enfin ! Je viens de défaire votre bracelet ! » Et la pauvre victime constatait généralement que la chaîne en était brisée, Amélia n'ayant jamais compris à quoi servait un fermoir.

Il arrivait également que deux amies se mettent à l'écart de l'assemblée, pour une conversation privée. On pouvait alors être certain que la fillette si « éveillée » ne manquerait pas de le remarquer. Elle se jetait sur elles, froissant leurs toilettes, en

leur criant : « Vous voulez vous confier des secrets, je le sais ! Je vais écouter ce que vous dites, et j'irai tout raconter ! »

Quand, d'un coup frappé à la porte, la gouvernante annonçait enfin qu'il était l'heure pour Mademoiselle Amélia d'aller se coucher, un délicieux sentiment de soulagement se répandait parmi les invités.

La fillette se ruait alors vers sa mère, et se plantait devant elle en trépignant. Après qu'elle se soit cramponnée à sa jupe un bon moment, qu'elle ait longtemps supplié, de la plus agaçante des façons, la mère dévouée finissait par se tourner vers l'amie restée à côté d'elle, en lui confiant avec un sourire :

« Je suppose que je suis obligée de rester un peu en haut, avant qu'elle ne s'endorme : cela compte tellement, pour cette pauvre enfant ! »

Et elle abandonnait là ses invités.

Si elle ne cessait de tracasser ses proches, Amélia avait également la mauvaise habitude de tourmenter les bêtes. Elle adorait les animaux. Mais elle aimait plus encore faire ce qu'on lui avait interdit de faire, causant ainsi du souci à chacun. Souvent, elle marchait sur le bout de la queue des chiens. Ou encore, sous le prétexte de leur donner un biscuit, elle déposait la friandise sur leur nez, tout en tirant les poils particulièrement sensibles de leurs babines.

Les amies de la maman d'Amélia étaient bien trop gentilles et bien trop polies pour évoquer, en présence de la mère ou de sa fille, ce que l'insolence, l'indiscipline et les capacités destructrices de cette dernière leur faisaient endurer.

Mais tel n'était pas le cas des chiens. Ceux-ci exprimaient les sentiments qu'elle leur inspirait par bien des grondements et des claquements de mâchoires.

Un jour, Amélia, qui avait entrepris de taquiner un bouledogue blanc comme neige - une bête parfaitement bien élevée, et des plus affables -, ne se rendit pas compte que la patience de l'animal était en train de s'épuiser. Sa truffe devenait rouge d'énervement, ses babines se retroussaient, et il produisait de petits grondements, semblables aux roulements de tonnerre de la propre mère de la fillette. Cette dernière, qui avait fait semblant de lui tendre un bout de pain, le retira

brutalement, au moment où le chien allait le saisir, et lui donna une tape à la place. L'animal en fut exaspéré : comme la petite fille ne le laissait pas mordre le pain, il choisit de lui mordre la jambe à la place.

La mère d'Amélia en fut émue à un tel point, qu'elle crut en perdre la raison. La pauvre femme ne savait plus ce qu'elle disait. Elle fut frappée par l'idée qu'il fallait abattre cette bête, au cas où elle aurait eu la rage, et qu'il fallait cautériser la plaie d'Amélia au fer rouge, au cas où celle-ci aurait été contaminée. Elle pensa également que la fillette n'en supporterait pas la douleur, qu'il faudrait l'endormir, et qu'elle ne se réveillerait sans doute pas. Effectivement, comme dans un cas sur plusieurs milliers, l'anesthésie se révélait mortelle, ses chances de survie étaient minces … Elle pensa tout cela. Mais elle dit :

« Nous devons faire abattre *Amélia*, et cautériser la plaie de *ce chien* ! Non ! Enfin …, je veux dire faire abattre *ce chien*, et cautériser la plaie d'*Amélia* ! C'est terrible : dans les ceux cas, nous devrons faire face à la fois à une blessure et à une mort. Pas moyen d'y échapper ! »

Comme le médecin n'arrivait pas assez vite, elle courut le chercher sans même avoir mis son chapeau. Et le père d'Amélia, bouleversé lui aussi, se précipita à sa suite pour le lui apporter. Pendant ce temps là, le docteur entra par derrière. Il trouva la fillette en larmes, assise sur le plancher du salon, en compagnie du bouledogue. Amélia lui raconta que ses parents voulaient abattre la petite bête, mais qu'il avaient tort, car tout était de sa faute et que l'animal n'y était pour rien. Mais elle ne lui dit pas qu'ils voulaient cautériser sa plaie eux-mêmes au fer rouge, car elle eut peur de le vexer. Elle pleura à nouveau, couvrant le petit chien de baisers. L'animal lui rendit ses câlins, en la léchant, en frottant sa truffe contre elle, et en remuant sa queue, qui frappait le sol bien plus fort que le petit coup que lui avait porté la fillette. Celle-ci affirma au médecin qu'elle était volontaire pour être cautérisée au fer rouge, si cela pouvait sauver la vie du chien. Et bien qu'elle fût très pâle, elle était sincère en disant cela.

Le médecin examina sa blessure : il constata qu'elle était superficielle. Puis il examina le petit bouledogue. Il en conclut que, loin d'avoir la rage, ce dernier était de loin la personne la plus sensée de la maison. Il se contenta donc de désinfecter la jambe de la fillette, puis de l'envelopper d'un bandage. Il ne fut plus question pour elle, ni de fer rouge, ni de rage. Mais l'évènement lui servit de leçon ! Á partir de ce jour là, sa conduite envers les animaux fut sans reproches, respectant toutes les règles de la bienséance.

Mais elle continua à tourmenter les amies de sa maman exactement comme avant.

Et si ces dernières étaient trop bien élevées pour exprimer leurs griefs en sa présence, elles ne se gênaient pas pour se plaindre dans son dos. Faisant allusion au fait que les réprimandes maternelles restaient sans effet, l'une des personnes concernées osa dire que, plus Amélia faisait de bêtises, plus sa mère semblait s'attacher à elle, ce qui incitait la fillette à ne rien changer à son attitude. Et quelqu'un d'autre répliqua que, du coup, si Amélia leur restait très chère, elle leur coûtait également fort cher, proposant d'envoyer à ses parents, aux alentours de Noël, la facture de tout ce qu'elle avait détruit au cours de l'année.

Vous pouvez en déduire qu'Amélia n'était pas très populaire auprès des amis de ses parents. - Alors que les enfants bien élevés le sont presque toujours, nous le savons tous … -

Amélia n'était pas la bienvenue au salon. Mais il en était quasiment de même dans la nurserie. Là, en plus de la lourde charge que représente l'éducation d'une enfant particulièrement gâtée, la pauvre gouvernante devait subir, selon ses propres mots, « l'assaut continuel de l'infatigable destruction » des vêtements d'Amélia. Il ne s'agissait pas d'accidents involontaires, tels qu'une chute dans la boue, ou un accroc lors d'une partie de cache-cache endiablée. Non, il s'agissait d'une entreprise de destruction délibérée, à laquelle la gouvernante devait remédier du mieux qu'elle le pouvait. Aucune supplication n'avait jamais pu conduire Amélia à prendre soin de ses affaires. Systématiquement, elle marchait du côté le plus boueux de la route,

quand sa gouvernante lui conseillait l'autre côté, faisant jaillir sous ses pas, l'eau des flaques. Si elle escaladait un mur, elle ne se donnait jamais la peine de libérer le bout de sa robe qui était resté accroché. Elle poursuivait son ascension, et c'est bientôt la moitié de sa jupe qui se trouvait arrachée.

« *Il faudra la repriser ; il faudra la laver.* » Voici tout ce que ces situations lui inspiraient.

« Vous avez l'air de croire que vos robes se reprisent et se lavent toutes seules, mademoiselle Amélia, lui dit un jour la pauvre gouvernante.

— Certainement pas, lui répondit grossièrement la fillette. Je sais fort bien que c'est vous qui le faites ! Vous êtes payée pour cela, non ? »

Il faut savoir que ces paroles insolentes et indignes d'une jeune fille bien élevée, étaient en partie la conséquence du fait que la fillette n'était pas réellement consciente de la charge de travail que son insouciance imposait à la domestique.

Á chaque heure du jour, celle-ci était contrainte de mener le combat, afin que la petite soit nourrie à heures régulières, habillée décemment, et se conduise à peu près correctement - sur ce dernier point, elle pouvait se relâcher quelques heures, laissant à la mère de la fillette la charge de mener une bataille similaire au salon -. Mais même au moment où, après la lutte la plus acharnée de la journée, elle avait réussi à mettre Amélia au lit sans plus de deux heures de retard par rapport à son horaire habituel, elle ne pouvait jouir du moindre repos. La maman d'Amélia avait le loisir, quant à elle, de se laisser aller dans un fauteuil, bavardant tranquillement avec son mari sans être interrompue toutes les deux minutes. La fillette dormait. Mais la gouvernante était contrainte de s'user les yeux des heures durant, à la lueur d'une chandelle de suif, reprisant avec art, les déchirures et les trous dans les robes de mousseline de sa petite maîtresse. Ou encore, elle se trouvait dans l'obligation de laver et de repasser une robe, pour que la fillette ait quelque chose à mettre le lendemain. Car sa furie de destruction était telle que, parfois, avant la fin de la semaine, elle avait sali toute sa garde-robe, n'ayant en conséquence plus une seule robe propre.

Les repas de la fillette étaient également une source de soucis sans fin. Elle refusait catégoriquement qu'on lui mette un tablier. Si on lui en mettait un quand même, elle était capable de le retirer en tirant sur les liens, puis de le jeter par-dessus la table, renversant au passage son assiette de bouillon, qui allait éclabousser la nappe, ainsi que sa robe. Elle avait également l'habitude de réclamer un aliment, puis de changer d'avis en réclamant autre chose. Elle n'aimait pas tel plat, ou tel autre. Elle voulait tel morceau, ou tel autre ...

La mère d'Amélia commençait généralement par dire : « Amélliiiia chérie, tu gaspilles de la nourriture ! ». Mais elle finissait également par dire : « La petite chérie n'a aucun appétit, aujourd'hui. »

On aurait pu déduire de cela, qu'il était inutile de s'obstiner à essayer de la faire manger. Mais les conséquences des remarques maternelles étaient en général fort différentes. Elles aboutissaient à ce que la fillette obtienne de goûter une côtelette de porc à la sauce tomate, alors qu'elle n'avait pas mangé la moitié de son assiette de rôti de bœuf, puis qu'elle échange une bonne partie de la côtelette, ainsi que l'intégralité de la purée de pommes de terre qui l'accompagnait, contre une part de tarte aux prunes recouverte de crème. Ensuite, ayant retiré la crème à l'aide d'une cuillère, joué avec la pâte de la tarte, et posé les noyaux des fruits sur la nappe, elle se laissait tenter par un peu de fromage, avant de finir par échanger son morceau de gruyère contre un nouveau dessert …

La gouvernante avait l'habitude de conclure : « Mademoiselle Amélia, une enfant pauvre serait comblée si on lui offrait ce que vous gaspillez lors de chaque repas … » Mais la maman de la fillette la laissait chaque jour faire selon son bon plaisir.

- Sous le foin -

On était en été. Le moment était venu de faire les foins. Amélia passait toutes ses journées dans les champs, à la grande contrariété des paysans, qui auraient

préféré qu'elle les passe ailleurs. Elle détruisait les rangées de fourrage, avait failli se blesser mortellement elle-même, ainsi que quelques autres personnes, avec une fourche, et démolissait les meules de foin les unes après les autres, aussi vite qu'elles étaient construites. Á l'heure du thé, tous espérèrent la voir partir. Mais elle supplia sa maman qu'on lui apporte sa collation aux champs, et c'est ce qui se passa, la brave dame ayant dit :

« Il faut bien faire plaisir de temps à autre, à cette pauvre enfant … »

Après cela, Amélia tomba de la charrette : elle fut choquée, mais pas blessée. On l'emmena à l'intérieur. Les paysans travaillèrent dur afin de ramasser tout le foin qui restait, ne laissant que quelques meules à rentrer pour le lendemain.

Le soleil se coucha, amenant une fraîcheur dans les champs. La lune se leva.

C'était une nuit merveilleuse…

Amélia glissa un œil au travers des rideaux de la fenêtre du salon. Elle aperçut quatre meules de foin, qui projetaient chacune, au sol, une silhouette d'ombre. Le reste du champ demeurait vide, moissonné, jetant une clarté pâle sous les rayons de lune.

C'était une nuit merveilleuse…

« Je veux aller dehors, dit Amélia. Avant que je ne sorte demain matin, ils auront rentré ces tas de foin, et je ne pourrai plus m'amuser dedans. Je voudrais aller jouer là-bas maintenant !

— Non, Amélia chérie, répondit sa maman.

Et son papa ajouta :

— Je ne veux même pas en entendre parler ! »

La fillette monta donc l'escalier pour aller exprimer ses récriminations à sa gouvernante. Mais celle-ci se contenta de lui dire :

« Non, chère mademoiselle Amélia, allez plutôt vous mettre au lit, comme une adorable petite fille. Le champ est tout mouillé de rosée. De plus, c'est une nuit de pleine lune : allez-donc savoir quelles créatures peuvent bien rôder là-bas ? Vous

pourriez croiser des *fées*. - J'en frémis rien qu'à y penser ! - Toute la journée, une pie n'a cessé de sautiller autour de la maison : c'est signe de malheur !

— Les pies ne me font pas peur ! dit Amélia. J'ai jeté une pierre à celle-là aujourd'hui même ! »

Sur ces mots, elle sortit de la nurserie, et se rua en bas en glissant le long de la rampe de l'escalier. Mais elle ne revint pas au salon ; elle ouvrit la porte d'entrée, et se retrouva dehors, dans le clair de lune.

C'était une nuit merveilleuse. Mais il flottait une atmosphère étrange. Tout semblait dormir. Pourtant, tout semblait également, non seulement en éveil, mais aussi à l'affût. Le silence était total. Pourtant, l'air paraissait rempli de bruits

étouffés. La petite fille était seule. Pourtant, à chacun de ses pas, elle avait l'impression que quelqu'un se tenait derrière elle, ou à ses côtés, pour finalement découvrir qu'il s'agissait du murmure d'une feuille d'arbre ou d'une ombre mouvante dans le clair de lune. Elle entra dans le champ moissonné, où l'atmosphère était tout aussi étrange. Aussi, quand elle crut apercevoir quelque chose de vert qui s'agitait à côté de la première meule de foin, elle n'en fit pas grand cas. Mais en s'approchant, elle put clairement distinguer, dans un rayon de lune, un petit homme habillé de vert, portant un chapeau haut et pointu, ainsi que des chaussures, dont les extrémités étaient extrêmement longues. Il était en train de relacer un de ses souliers, en prenant appui sur un brin de chaume. Son visage était à ce point ridé que, sur le point de s'énerver contre son lacet, il fit une grimace qui le rendit presque comique. Puis il se releva, enjamba le chaume avec précaution, et grimpa sur la première meule de foin. Là, il sortit un brin d'herbe creux, dans lequel il souffla jusqu'à ce que ses joues soient gonflées comme des ballons de football. Cela ne produisit d'un son à demi étouffé, comme si quelqu'un avait sonné le cor à une grande distance, ou comme si on l'entendait en rêve. Soudain, le bout d'un deuxième chapeau pointu, puis un autre petit visage tout ridé, sortirent de derrière le tas de foin.

« *Pouvons-nous organiser la fête ici ?* demanda le petit homme vêtu de vert.

— Certainement pas, répondit l'autre. Au milieu de toutes les robes sales d'Amélia, nous aurions à peine la place de bouger !

— D'accord » dit le lutin. Il se dirigea vers la meule suivante, suivi prudemment par la fillette.

Là, il souffla à nouveau dans le brin d'herbe, et une nouvelle tête apparut, comme la première fois.

« *Et ici, pouvons-nous organiser la fête ?*

— Comment cela serait-il possible ? Nous n'aurions pas un espace libre pour poser un gland rempli de vin quand nous trinquons : toute la place y est occupée par les assiettes à moitié vides, qu'Amélia a dédaignées !

— Fi ! répondit le lutin, en se dirigeant vers la troisième meule, sur laquelle il posa la question rituelle :

— *Pouvons-nous l'organiser ici ?*

— Pourrais-tu danser sur du verre brisé et des tessons de vaisselle ? Tout ce qu'Amélia a un jour cassé, se trouve sous nos pieds !

— Peuh ! » grogna le lutin, en fronçant les sourcils d'un air terrible.

Quand il parvint à la quatrième meule, il souffla dans son brin d'herbe avec une telle violence que celui-ci explosa en sept morceaux. Cependant, il ne parvint pas à faire davantage de bruit qu'auparavant. Le seul résultat qu'il obtint fut qu'un chapeau pointa au travers du foin, une petite voix faible disant, d'un ton morne :

« Tous ces lambeaux qui traînent, entraveraient nos chevilles ! Tout cela, c'est la faute d'Amélia ! Si seulement nous pouvions la faire prisonnière ! …

— Si cette enfant possède le moindre bon sens, elle se tiendra aussi loin que possible de ces meules de foin, gronda le lutin d'un ton rempli de colère, tout en brandissant son poing serré. Et si elle ose se risquer jusqu'ici, nous la recevrons agréablement ! »

Interdire à Amélia de faire quelque chose, revenait à créer chez elle le désir irrépressible de *faire* cette chose. Elle ne manquait pas de courage. Tirant le lutin par le bout de sa capeline, comme elle l'aurait fait pour le châle de sa mère, elle dit, sur le ton bien particulier qu'emploient les enfants très gâtés :

« Et dites-moi la raison pour laquelle on m'interdirait d'aller sur les tas de foin, si j'en ai envie ? Ils appartiennent à mon papa : je peux m'y rendre quand je veux ! Par contre, c'est *vous* qui n'avez rien à y faire !

— Par la cigüe et la belladone ! s'exclama le petit homme. Tu ne manques pas de toupet ! Peut-être n'as-tu pas bien compris, petite insolente, comment les choses se passent, ici-bas ?

En disant ces mots, il releva la pointe de ses chaussures, se mettant à chanter et à danser :

— Tout ce qui vit sous le soleil appartient aux hommes …
Mais sous les rayons de lune, tout appartient aux fées …
Voilà, voilà, voilà ! Oh ! Oh ! Oh !
Sous les rayons de lune, tout appartient aux fées …

Tout en chantant, le petit homme culbuta la tête en bas et les pieds vers le ciel. Bien qu'elle eût aimé pouvoir s'enfuir, Amélia était incapable de faire un pas. Le lutin cabriolait autour d'elle, l'empêchant systématiquement d'avancer. Pendant ce temps là, d'innombrables voix se joignirent au refrain :

« Sous les rayons de lune, tout appartient aux fées …
Voilà, voilà, voilà ! Oh ! Oh ! Oh !
Sous les rayons de lune, tout appartient aux fées … »

« Á présent, dit le lutin, ne perdons pas de temps ! Tu as beaucoup de travail à accomplir : aussi, dépêche-toi de revenir à la première meule de foin !

— Non ! dit Amélia.

— Je viens avec toi !

— Je refuse ! » répliqua Amélia.

Alors, le petit homme, qui se trouvait derrière elle, lui pinça le coude de ses doigts osseux. La fillette fut obligée d'avancer, tout en tentant de s'échapper. Mais quand elle prenait de la vitesse, le lutin lui écrasait les pieds du bout des ses chaussures. Et quand elle prenait du retard, il la pinçait plus fort. En conséquence, pour la première fois de sa vie, la fillette fut contrainte de faire ce qu'on lui disait. Pendant qu'ils avançaient, des chapeaux pointus et des visages ridés apparurent de toutes parts, comme des amandes entières dépassant d'un morceau de gâteau. Et chaque fois que le lutin marchait sur les pieds d'Amélia ou lui pinçait le coude, tous ses congénères reprenaient en chœur : « Oh ! Oh ! Oh ! », avec de tels ricanements que leur simple vue constituait un spectacle effroyable.

« La voilà ! hurla le lutin quand ils atteignirent le premier tas de foin.

— Oh ! Oh ! Oh ! s'esclaffèrent tous les autres.

— Amenez son double ! » dit le lutin.

La meule fut alors soulevée, six ou sept gobelins amenant ce qui parut à la fillette, être une petite fille comme elle. En l'observant de plus près, à son immense effroi, elle constata que celle-ci lui ressemblait en tous points : même visage, mêmes vêtements … Tout était identique.

« Devons-nous la jeter dans la maison ? demandèrent les lutins.

— Non, contentez-vous de la laisser tomber près de la meule. Ses parents ne vont pas tarder à venir la chercher. »

En entendant cela, Amélia voulut appeler au secours. Mais les lutins la poussèrent dans le foin. Là dedans, ses cris de terreur étouffés auraient pu être confondus avec le chant d'un criquet.

Á l'intérieur de la meule, la vue était vraiment splendide.

Nous savons que les paysans n'aiment pas voir de fleurs dans leurs champs. Mais ce n'est pas le cas des fées … Celles-ci avaient créé de véritables mosaïques de boutons d'or sur les murs de la meule. Des brassées de reines-des-prés étaient suspendues à son sommet, comme des encensoirs, diffusant une odeur parfumée. Et le tapis de marguerites qui en formaient le plafond illuminait l'atmosphère comme une nuit étoilée.

Mais Amélia ne leur accorda pas un regard.

Elle essayait par tous les moyens de voir ce qui se passait au travers du foin. Effectivement, elle put apercevoir son père, sa mère, et sa gouvernante, suivis par d'autres domestiques, en train d'arpenter le champ à sa recherche. Quand ils virent son double étendu à terre, ils accoururent vers elle avec des cris de surprise et de pitié. La fillette qui jouait son rôle gémit faiblement. Sa maman pleura. Voyant cela, Amélia se mit à hurler de toutes ses forces.

« Qu'est-ce-que ce bruit ? demanda sa maman. - Il n'est pas facile de tromper une mère … -

— Oh rien, seulement les grillons, ma chère, répondit son papa. Ramenons cette pauvre enfant à la maison ! »

Son double gémit à nouveau. Sa maman, en pleurs, suivit les pas de son époux, tout en répétant : « Oh, Amélia chérie … »

« Frottez-lui les yeux … ! » ordonna le lutin.

On passa sur les yeux de la fillette une sorte d'onguent, grâce auquel, dans un dernier regard, elle put voir clairement que la fillette qui la remplaçait était en réalité une espèce de diablotin poilu, pourvu d'une tête des plus grotesques.

« Maintenant, jetez-la en bas ! » ajouta le lutin.

Le sol s'entrouvrit : Amélia fut précipitée sous terre.

Elle se retrouva dans une large plaine découverte, sur laquelle il n'y avait aucune maison. Bien entendu, dans le ciel, on ne pouvait apercevoir la lune. Pourtant, on ne se serait pas cru en plein jour. La lumière faisait penser à celle des premières heures de l'aube. Chaque son était frais et cristallin, comme les bruits de la nature qui s'éveille, dans la fraîcheur qui précède les premiers rayons du soleil.

La plaine était parsemée de fleurs magnifiques, dont les couleurs changeaient constamment dans la lumière tamisée. Elles dégageaient également toute une variété de parfums. Tout aurait été parfaitement charmant, si à chaque pas, les sentiers n'avaient pas été encombrés de… vastes corbeilles remplies de linge sale ! C'étaient les robes d'Amélia. Toutes déchirées, trempées, recouvertes de sable, de boue, et encore d'autres choses : la fillette les reconnut sur le champ.

Le lutin, qui la suivait toujours, dit :

« Tu vas devoir toutes les nettoyer. C'est la raison pour laquelle tu es venue ici. Ce n'est pas parce que ta compagnie nous est particulièrement agréable, sache-le ! Aussi, mets-toi vite à la tâche : plus tôt tu commences, plus tôt tu auras terminé !

— Je ne sais pas le faire, répondit Amélia. - Elle avait déjà appris qu'il vaut souvent mieux répondre cela que : « Je ne veux pas » …- Donnez-les à ma gouvernante, elle s'en occupera. C'est son travail.

— Ta gouvernante a fait ce qu'elle a pu. Á présent, c'est ton tour, dit le lutin. Tôt ou tard, les enfants obstinés et trop gâtés subissent les conséquences de leurs bêtises. Nous leur venons en aide. Jusqu'à un certain point. D'abord parce que nous aimons les enfants. Ensuite, parce que nous sommes aussi obstinés qu'eux. Mais il y a des limites à tout. Si tu ne sais pas nettoyer tes robes, il est grand temps d'apprendre. Cela te fera peut-être comprendre l'ampleur de la tâche que tu imposes aux autres. *Elle* te montrera comment faire. »

En disant ces mots, le lutin désigna du pied, du bout de son orteil, une femme assise près d'un feu qui avait été allumé sur la lande. Une marmite était suspendue au dessus, retenue par deux mâts entrecroisés, comme dans un campement de nomades. La femme en question était une véritable femme, et non une fée, comme Amélia l'apprit plus tard. Depuis bien des années, elle vivait sous terre, en tant que domestique des lutins.

Et voilà comment Amélia fut amenée à nettoyer elle-même tous ses vêtements. Essayez de faire laver ses robes à n'importe quelle petite fille - non pas de les abandonner, encore toutes tâchées, à tremper dans de l'eau sale, mais bien de les laver jusqu'à ce qu'elles soient propres -. Essayez de les lui faire repasser, comme si elles sortaient de la blanchisserie. Essayez cela, et vous aurez un petit aperçu des souffrances que la pauvre Amélia dut endurer. Elle n'eut pas le choix. Les lutins ne vinrent lui rendre visite que très rarement. Mais si l'envie lui prenait de devenir paresseuse ou de prendre la fuite, l'un d'entre eux était là, à coup sûr, pour la pincer ou lui enfoncer ses ongles dans les côtes, jusqu'à ce qu'elle revienne à de meilleures résolutions. Son dos la brûlait, à force de se pencher au dessus de la lessiveuse. Ses mains, toutes ridées par l'eau chaude et savonneuse dans laquelle elle frottait le linge, lui faisaient mal. Chaque fois qu'elle ne savait pas comment réaliser une tâche, la femme de la plaine lui montrait comment s'y prendre. Au début, Amélia exprima sa mauvaise humeur, et la femme se montra brusque et autoritaire. Mais quand la fillette devint plus coopérative et obéissante, elle s'adoucit, allant jusqu'à lui apporter son aide.

Quand Amélia eut faim, elle demanda à manger.

« Mais certainement, lui répondit un des lutins, il y a ici beaucoup de nourriture qui t'appartient. »

Il la conduisit à l'endroit où étaient rassemblées toutes les assiettes à moitié vides que la fillette avait refusé de finir : restes de viande, de gâteau, tartines à demi mangées …

« Je ne pourrai pas avaler ce genre de choses. Tout est froid, dit Amélia en détournant le regard.

— C'est donc que tu n'as pas faim ! Pourquoi alors as-tu demandé à manger ? » glapit le lutin.

Il la pinça très fort, la renvoyant vers ses corvées.

Plus tard, Amélia se sentit à ce point affamée qu'elle supplia qu'on la ramène auprès de la nourriture. Elle se jeta avec gratitude sur une côtelette froide et un

reste de gâteau de riz. Comme ils lui parurent avoir bon goût ! Elle n'arrivait même pas à comprendre pourquoi elle avait refusé de les manger ! L'idée lui vint qu'elle pourrait se réchauffer un peu de viande froide dans une poêle que la femme le la plaine utilisait le soir pour cuire son propre dîner. Elle demanda si on l'y autorisait.

« Tu peux faire tout ce que tu veux, si tu le fais toi-même ! » lui répondit celle-ci.

Ainsi, Amélia, qui l'avait souvent observée en train de faire la cuisine, devint experte dans l'art d'accommoder les restes.

Sous terre, il ne faisait jamais véritablement jour. Il ne faisait jamais véritablement nuit non plus. Quand la femme se sentait fatiguée, elle s'allongeait pour faire une sieste. Quand elle jugeait que la fillette avait mérité de se reposer, elle l'autorisait à faire de même. Il ne faisait jamais froid. Il ne pleuvait jamais. Aussi dormaient-elles dehors, parmi les fleurs.

Il paraît que les plus mauvais moments ont une fin. C'est également le cas des labeurs les plus difficiles : les robes d'Amélia finirent par être propres. Une tâche encore plus ardue l'attendait cependant : il fallait les repriser.

Amélia contempla les bords dentelés des déchirures faites dans les haies, les trous béants qu'elle avait ouverts d'un coup de pied, les ourlets et les fronces lacérés. Elle se mit à pleurer. Car elle avait si souvent refusé, quand elle vivait chez ses parents, d'être attentive lors de ses leçons de couture, qu'elle ne savait pas même tenir une aiguille. Il était peu probable qu'elle parvienne à s'acquitter de cette tâche. Mais son attitude était devenue tellement exemplaire, que la femme de la plaine se montra très serviable à son égard. Prenant en pitié les tentatives maladroites de la petite fille, elle fut d'une grande aide. En échange, Amélia faisait la cuisine pour elle, racontait des histoires ou récitait des poèmes afin de la distraire.

« Comme je suis heureuse d'avoir au moins appris cela, se disait la pauvre enfant. En fin de compte, tout ce qu'on a appris un jour, finit par se révéler utile. »

Enfin, les robes furent toutes reprisées.

« Pensez-vous qu'ils vont m'autoriser à rentrer chez moi ? demanda Amélia à la femme de la plaine.

— Pas encore, dit-elle. Auparavant, tu dois réparer tout ce qui a été brisé.

— Et quand j'aurai tout réparé, me laisseront-ils partir ?

— Ça dépend … » dit la femme.

Elle restait silencieuse, assise près du feu. La pauvre petite fille se mit à pleurer si amèrement qu'elle la prit en pitié.

« Sèche tes larmes : les fées détestent les pleurs. Je vais faire mon possible pour t'aider, en te confiant ce que je sais. Vois-tu, - ne prends pas mal ce que je vais te dire -, quand tu es arrivée, tu étais un ourson mal léché, une petite demoiselle colérique, égoïste, maladroite obstinée, et mal élevée. Personne, pas même les fées, n'aurait cherché ta compagnie plus longtemps que nécessaire. Mais tu es devenue une petite jeune fille serviable, habile, courtoise, et de plus tellement gracieuse qu'ils sont bien susceptibles de vouloir te garder. Je crois tu devrais te faire dès à présent à cette idée. Oh, c'est un peuple très gentil, ils finiront par t'adorer !

— Oh non ! Non ! gémit la pauvre Amélia. Je veux revenir chez ma mère, ma chère maman. Et je ne veux plus être une petite fille insupportable. Mais j'y pense : ce 'double' de moi, comme ils l'appellent … ne va-t-elle pas avoir envie de retourner chez elle ?

— Voilà ce qui va se passer : après un certain temps, ton double va contracter une maladie mortelle. Elle prendra ainsi possession du premier chat noir qu'elle croisera, et rentrera chez elle dans sous la forme de cet animal. L'idée est que ton corps sans vie soit enterré selon les usages. Ceux qui t'aiment, te croyant morte, ne te chercherons pas, et tu pourras rester ici indéfiniment. Cependant, comme je vois que cette perspective te chagrine beaucoup, je vais te donner un conseil. Sais-tu danser ?

— Oui, répondit Amélia. J'étais très assidue à mes leçons de danse. Tout le monde me trouvait plutôt douée.

— Dès que tu as un moment de libre, poursuivit la femme, je te conseille de danser : toutes les danses que tu connais, en y mettant tout ton cœur. Les lutins adorent cela !

— Que se passera-t-il, ensuite ? demanda Amélia.

— Eh bien, ils t'emmèneront peut-être une nuit à la surface, danser avec eux dans les près.

— Mais je ne pourrais pas m'enfuir : ils me marcheraient sur les pieds ! Oh, je n'arriverai jamais à leur échapper !

— Je sais cela, dit la femme. Mais tu as encore une chance de leur fausser compagnie : si, en dansant dans l'herbe, tu trouves un trèfle à quatre feuilles, serre-le bien dans ta main en souhaitant être de retour chez toi. Personne alors ne pourra t'arrêter ! En attendant, je te conseille d'avoir l'air heureuse, pour les amener à croire que tu as tout oublié de ta vie d'avant. Et surtout : danse, danse ! »

Sans tarder, Amélia commença à esquisser, là où elles se trouvaient, quelques jolis pas de danse. Un lutin s'approcha.

« Oh ! Oh ! dit-il. Mais tu sais danser, on dirait ?

— Quand je suis heureuse, c'est souvent ce que je fais, répondit Amélia, tout en exécutant plusieurs gracieuses cabrioles.

— Tu es heureuse en ce moment ? demanda le lutin d'un ton suspicieux.

— J'ai toutes les raisons de l'être : les robes sont lavées et reprisées.

— Alors, on les *remonte* ! » répliqua le lutin.

Sur ces mots, une demi-douzaine de farfadets empila toutes les robes dans une vaste corbeille, qui fut renvoyée d'un coup de pied à la surface, charge à elles d'aller retrouver leurs places dans l'armoire.

Comme la femme de la plaine l'avait prédit, les lutins confièrent bientôt une nouvelle tâche à la fillette. Quand celle-ci dit au revoir à la vieille femme, elle lui demanda si elle pourrait faire quelque chose pour elle, une fois qu'elle aurait recouvré la liberté.

« Pourrai-je vous aider à retourner chez vous ?

La petite fille avait les larmes aux yeux, car désormais, elle se souciait des autres autant que d'elle-même.

— Non merci, lui répondit la vieille. J'ai mes habitudes, ici, et rentrer chez moi ne m'attire plus. Cela fait très longtemps que je suis là. Combien de temps ? Je ne saurais le dire, car il n'y a ni jour ni nuit pour le mesurer. Mais cela fait certainement de très nombreuses années. La lumière et le bruit, là-haut, m'agresseraient. Mais je te souhaite bonne chance. Et par-dessus tout, n'oublie pas de danser ! »

La nouvelle tâche que les lutins avaient assignée à Amélia avait pour décor une partie plus rocailleuse de la lande. Il y avait là de gros blocs de granit gris, dont on se servait en tant que sièges et tables. Á l'occasion, ils servaient également d'enclumes et d'établis : un lutin grotesque et crasseux s'y asseyait parfois afin de forger des rivets pour réparer des articles de vaisselle ou des bibelots. Dans un creux de la roche, on avait allumé une forge, la partie la plus plate de la pierre lui servant d'enclume. Partout sur les rochers, étaient éparpillés les objets qu'un jour ou l'autre, Amélia avait cassés.

« S'il vous plaît, monsieur, dit la fillette en s'adressant au lutin. Je suis Amélia.

Celui-ci abandonna son enclume pour lever un regard sur elle.

— En ce cas, je me demande pourquoi tu n'as pas honte de toi-même.

— J'ai honte, répondit la pauvre Amélia, vous pouvez me croire. J'aimerais réparer toutes ces choses, si j'en suis capable.

— Bon, cela fait plaisir à entendre, dit le lutin sur un ton adouci, car il était, en dépit de tout, une gentille petite créature. Amène-moi cette tasse en porcelaine de Chine, que tu vois là-bas : je vais te montrer comment procéder. »

La pauvre petite fille n'avançait pas très vite. Le lutin, par contre faisait preuve d'une adresse merveilleuse. Les objets, dès qu'il les touchait, semblaient se réparer d'eux-mêmes. Il était, de plus, tellement fier de son habileté et tellement pointilleux en ce qui concerne les détails, qu'il ne pouvait s'empêcher de refaire dans son dos, toutes les réparations qu'Amélia avait déjà terminées. Dès qu'il lui accorda un

instant afin de se reposer et de se détendre, la fillette souleva un des pans de sa robe, entamant une des plus jolies danses qu'elle connaissait.

« Je coupe et je colle ! glapit le lutin. Comme tu danses bien ! C'est charmant ! Vraiment charmant ! Je viens danser avec toi ! La, la, la ! Connais-tu cette danse : un, deux, trois ?

— Non, je ne crois pas, répondit Amélia.

— Elle est très célèbre » dit le lutin.

Ce faisant, il remonta le tablier de cuir qu'il portait pour travailler, et exécuta quelques facéties sur une seule jambe.

« Ceci est le '*un*', fit-il remarquer, en s'arrêtant un instant. Le '*deux*' s'exécute ainsi : tu lances ta jambe gauche aussi loin et aussi haut que possible. Et quand ton orteil gauche touche le sol, tu lances la jambe droite de la même manière. Et ainsi de suite. Voici maintenant le '*trois*' ! »

Il exécuta un saut périlleux qui le fit disparaître à la vue de la fillette. Quand celle-ci l'aperçut à nouveau, il était assis jambes croisées sur son rocher.

« Pas mal, non ?

— Magnifique ! répondit la fillette.

— C'est ton tour, à présent !

Mais Amélia répondit habilement :

— Je crains d'avoir encore du travail à terminer …

— Fi ! répliqua le farfadet. Donne-moi tout ça : j'en ferai davantage en un jour que toi en un mois ! Et avec plus de talent, qui mieux est ! Á présent : danse !

— Connaissez-vous cela ? demanda Amélia, en entamant les premiers pas d'une mazurka.

— Admirable ! s'écria le petit homme. Attends !

Il tira de derrière le rocher un vieux violon.

— Remets-toi à danser, en marquant bien la mesure : je vais t'accompagner !

C'est ce qu'il fit, en improvisant un air fort entraînant, bien qu'étrange et étouffé, comme tous les autres bruits dans cet endroit du monde.

— Ce violon vient d'en haut, dit le petit homme. Quelqu'un l'avait réduit en morceaux, et jeté aux ordures. Mais oh là, la ! Il n'est rien que je ne puisse réparer. Et un violon rafistolé produit un son plus beau ! Bon, si tu m'apprends cette danse, je finirai de réparer tout ce bazar. Marché conclu ?

— Absolument ! dit Amélia.

Elle entreprit sur le champ de lui expliquer du mieux qu'elle le pouvait, toutes les finesses de la mazurka.

— Charmant ! Charmant ! s'écria le lutin. Nous ne connaissions pas cette danse ! Nous ne connaissons que la ronde ! Bon, tu vas m'apprendre le pas, puis je vais mettre mon bras autour de ta taille, pour que nous puissions danser ensemble !

Amélia examina le lutin : il était fort sale, vieux et ridé. En vérité, un drôle de cavalier !

— L'habit ne fait pas le moine » se dit la fillette. De plus, le lutin lui avait rendu un fier service. Aussi, quand elle lui eut appris le pas, le laissa-t-elle entourer sa taille de son bras. Ils dansèrent ensemble. Les chaussures pointues du lutin entravaient un peu leurs enjambées, mais dans l'ensemble, celui-ci s'en tira fort bien.

Il s'attaqua ensuite à la réparation de tous les menus objets : ceux-ci se retrouvèrent bientôt « comme neufs ». Cependant, ils ne furent pas renvoyés à la surface, de crainte qu'en chemin, ils ne s'ébrèchent de nouveau. En conséquence, en dépit de l'habileté du petit rétameur, aucune des amies de la maman d'Amélia ne se vit offrir le moindre dédommagement.

« Va-t-on me donner une nouvelle tâche ? demanda Amélia.

— Une dernière, répondirent les lutins.

Ils la conduisirent plus loin, sur un bout de gazon frais et moussu : le sol y était recouvert par ce qui semblait être des amas de bouts de fils. On serait cru dans l'échoppe d'une modiste.

« Qu'est-ce-que c'est ? demanda la fillette.

— Ce sont les fils de toutes les conversations que tu as interrompues, lui répondirent les lutins. Danser ici est devenu plutôt dangereux, avec tous ces bouts de ficelle répandus partout. Essaie de faire un entrechat avec les pieds retenus dans un filet de pêche, et tu nous en diras des nouvelles ! »

Amélia se mit à ramasser les fils tombés à terre, ce qui était un travail pénible. Quand elle eut mis à nu quelques mètres carrés, son dos commença à la brûler terriblement. Elle entendit alors derrière elle un air de mazurka. En se retournant, elle vit le petit homme jouant allègrement, le menton si fortement appuyé sur son violon que son visage se contractait en d'affreuses grimaces.

« Danse, jeune fille ! Danse ! lui cria-t-il.

— Je ne pense pas y arriver, lui répondit Amélia. Je suis épuisée de m'être courbée si longtemps sur mon travail.

— Eh bien repose toi un instant ! lui dit-il. Ensuite, je te jouerai un air de gigue. C'est une danse magnifique ! Tellement gaie ! Tellement inspirée ! »

Il se mit à jouer avec de plus en plus d'entrain. Son visage, son bras, son archer, semblaient s'animer de concert. Et c'est alors que les fils jetés à terre, se soulevèrent pour danser, et vinrent se lier tous seuls en trois grosses brassées.

« Voilà, ce n'est pas trop mal, n'est-ce-pas ? demanda le lutin. Á nous deux, à présent ! Garde bien la mesure ! »

Jetant son violon, il prit Amélia par la taille. Tous deux dansèrent comme la première fois.

Après cela, la fillette n'eut aucune difficulté à entasser les trois brassées de fil dans un panier.

« Où devons-vous envoyer ces fils ? demandèrent les jeunes lutins.

— Aux quatre vents, bien entendu, répondit le plus vieux d'entre eux. Reprendre des bavardages de salon interrompus présente rarement le moindre intérêt … »

- Sous la Lune -

C'est ainsi que les lutins mirent fin aux épreuves d'Amélia. Mais son retour chez elle ne fut pas évoqué. Ses hôtes souhaitaient qu'elle reste avec eux : la gentillesse dont ils faisaient preuve à son égard, désormais, en témoignait. Amélia cuisinait souvent pour eux, dansait et jouait avec eux, sans jamais montrer le moindre signe de contrariété. Mais son foyer lui manquait. Quand elle était seule, la petite fille enfouissait parfois son visage dans les fleurs, pleurant au souvenir de sa maman.

Un jour, elle surprit les lutins en pleine conversation :

« Demain, c'est la pleine lune. - Cela fait donc un mois que je suis sous terre, pensa Amélia. C'est par une nuit de pleine lune qu'ils m'ont jetée ici …- Allons-nous danser dans les prés, pour fêter la mi-août ?

— Evidemment, répondit le vieux rétameur. Nous inviterons Amélia à danser la mazurka.

— N'est-ce pas risqué ? demanda un autre lutin.

— Mais non : regarde combien elle est heureuse ! reprit le plus vieux. Et comme elle danse bien ! Oh, mes pieds me démangent à cette seule pensée !

— Nous restons invisibles aux mortels, poursuivit le premier. Mais elle, ils peuvent la voir. Il y a parfois des promeneurs, au clair de lune. De plus, les prés ne sont pas éloignés de son ancien foyer …

— Je lui fabriquerai un petit bonnet de brindilles. Ainsi, si quelqu'un l'aperçoit, il pensera que c'est un feu follet en train de voltiger. Mais si elle ne vient pas, je ne viendrai pas non plus. Je veux vous montrer la mazurka. Vous n'imaginez pas ce que c'est ! Nous évoluons tous les deux avec une grâce qui, même aux yeux de notre peuple, est vraiment surprenante. Et quand je me dis que là-haut, des ombres vont venir s'attacher à nos pieds pour suivre nos mouvements, il me tarde vraiment de vivre ce moment.

— Qu'il en soit ainsi » répondirent les autres lutins.

En conséquence, on donna à Amélia un chapeau fait de brindilles, puis elle fut conviée à les accompagner dans les prés, à la surface de la terre.

La fillette et son cavalier dansèrent la mazurka. Leurs ombres, parfois courtes, parfois s'étirant en gigantesques silhouettes, dansaient avec eux.

« C'est à la taille de son ombre que l'on mesure la valeur d'un individu, fit remarquer le lutin. Mon ombre est allongée ; je remarque que la tienne aussi. Nous sommes un couple dans la danse, et je pense que nous pourrions être également un couple dans la vie. Cependant, je n'ai pas encore suffisamment réfléchi à la question, aussi ne s'agit-il pas d'une demande officielle. »

Le lutin continua à se balancer, marquant les pas d'un « La, la, la, la ! ». Tous étaient en admiration.

Les prés s'étendaient un petit peu en contrebas de la maison où vivaient les parents d'Amélia. Son père, qui avait veillé la nuit durant, aux côtés du lit de la petite malade, soit le double de la fillette, alla s'accouder à la fenêtre. Il murmura :

« Comme le clair de lune est paisible. Oh ! Il y a un feu follet, là-bas ! Les prés sont humides ; c'est étrange, je ne m'en doutais pas … »

Il rabattit le rideau, et rentra dans la chambre.

Quant à la pauvre Amélia, elle ne put trouver le moindre trèfle à quatre feuilles. Au chant du coq, tous rentrèrent sous terre.

« Demain, nous irons danser dans les collines » dirent les lutins.

Et le lendemain, tout se déroula comme la veille. Amélia ne put trouver le moindre trèfle, qu'il soit à trois ou quatre feuilles. Au chant du coq, les festivités prirent fin.

La nuit suivante, ils allèrent danser dans les champs. Le foin coupé était recouvert par des repousses d'herbe verte. Les lutins organisèrent une grande ronde. Dans une ronde de lutins, on ne danse pas en couple : on se prend par la main, et on tourne en un large cercle, tout en se tortillant facétieusement. Ils se mirent à tourner de plus en plus vite, de plus en plus vite, la pointe de leurs chaussures toutes tendues vers le milieu, comme les rayons d'une même roue. On aurait pu croire qu'ils allaient s'envoler ! Soudain, la ronde se brisa en un endroit où leurs mains se tenaient moins serrées : tous furent propulsés d'un bout à l'autre du champ !

« Ho ! Ho ! Ho ! » s'écrièrent les lutins, sans perdre leur bonne humeur. Car ils n'étaient pas du genre à redouter une légère culbute.

« Ah ! Ah ! Ah ! » Amélia éclata de rire, ayant trouvé sous ses doigts, lors de sa chute, un trèfle à quatre feuilles. Elle le cacha vite dans son dos, car le vieux rétameur se dirigeait droit sur elle, en essuyant son visage plein de terre du bout de son tablier de cuir.

« Dansons tous les deux, maintenant ! Oh, et puis tant que j'y suis : j'ai pris ma décision quant à notre avenir en commun. Tu es unique. En trois cents ans, je n'ai jamais rencontré personne qui puisse se comparer à toi … »

Amélia brandit alors le trèfle à quatre feuilles au dessus de sa tête, en hurlant de toutes ses forces :

« Je veux rentrer chez moi !! »

Le lutin poussa un atroce couinement désappointé. Á cette même seconde, le double d'Amélia fut propulsé cul par-dessus tête au milieu d'eux, aux cris de :

« Enfin ! J'en ai fini des pilules, des poudres, et des gorgées de sirop ! Des baumes et des lotions ! Des sparadraps et des pansements ! Abandonnons les humains à leur courte vie ! »

Amélia fut de son côté parachutée chez elle, dans son lit.

- De retour à la maison -

Sur la petite table de chevet de la fillette, étaient posées de nombreuses fioles de médicaments. Amélia sourit à la pensée de tout ce que son double avait dû avaler durant le mois passé. Sa maman était en train de lire la Bible, des larmes coulant lentement le long de ses joues. La pauvre dame était tellement maigre, paraissait tellement éprouvée par les veilles et le chagrin, que le cœur de la fillette se serra.

« Maman, maman, ma chère maman ! »

Le ton de sa voix, si tendre et si humble, différait à ce point de celui qu'elle avait l'habitude d'employer, que sa mère la reconnut à peine. Mais elle constata que le regard de sa fille était redevenu clair. Le délire fébrile avait disparu : elle avait retrouvé toute sa santé, même si elle paraissait plus mince et plus pâle. La pauvre femme se laissa emporter par la joie.

« Chère maman, je vais tout vous raconter, dit Amélia, tout en embrassant la main qui venait de caresser son front.

Mais le docteur ayant interdit toute conversation, et bien qu'elle sût que parler ne lui ferait aucun mal, la fillette accepta de se reposer, en gardant le silence.

« Á présent, ma chérie, il est l'heure de prendre tes médicaments.

Amélia supplia :

— Oh, maman, non ! S'il vous plaît ! Je ne veux aucun médicament. Je me sens très bien ; je voudrais me lever.

— Mais, ma chère enfant ! Regarde plutôt tout le bienfait que t'a apporté ce traitement ! J'ai vraiment eu raison de me donner tant de mal pour que tu acceptes de le prendre !

— Je voudrais que vous n'ayez plus jamais à souffrir de mes obstinations » répondit la fillette.

Sur le champ, elle avala deux cuillerées entières, sans faire la moindre grimace, d'une mixture étiquetée « Bien secouer avant usage ».

Le médecin entra :

« Eh, jeune fille, vous m'avez l'air de meilleure humeur que les autres jours !

Amélia répondit :

— Cela fait longtemps que je ne vous ai pas vu. Je sais que vous êtes venu régulièrement, prendre soin d'une petite fille, qui était en réalité mon double. Mais si on vous avait passé sur les yeux l'onguent des lutins, vous vous seriez rendu compte qu'il ne s'agissait que d'un diablotin, particulièrement laid et poilu. J'ai eu constamment peur à l'idée qu'il ne revienne sous terre, sous la forme d'un chat noir. Heureusement, grâce au trèfle à quatre feuilles et à l'aide de la femme de la plaine, je suis de retour chez moi. »

En entendant cette tirade, la mère d'Amélia éclata en sanglots, pensant que la fillette était reprise par la fièvre ! Mais le médecin se contenta de sourire gentiment, en répétant : « Mais oui, bien entendu … Nous savons tout cela … » Puis il posa calmement deux doigts sur le poignet de la fillette.

« Votre fille va parfaitement bien, madame ! dit-il à la mère. L'esprit a été secoué, c'est certain. Mais sa santé s'est considérablement améliorée. C'est une

saine réaction du corps, un rétablissement naturel, que nous allons accompagner : je vais changer son traitement. »

C'est ce qu'il fit, par une merveilleuse prescription de trois gorgées par jour d'eau de rose.

Étant aussi bien soignée, Amélia se retrouva vite complètement guérie. Elle fit une nouvelle tentative pour raconter ses aventures, mais personne ne la crut, pas même sa gouvernante.

Il lui restait malgré tout, un confident …

Depuis que ses parents avaient ramené chez eux le double de la fillette, le soir où Amélia s'était aventurée dans les champs, la conduite du petit bouledogue avait été des plus étranges. Son habituelle bonne humeur s'était changée en une constante irritabilité. Il était devenu difficile de l'empêcher de menacer le double de la fillette, lequel montrait à l'égard du petit chien une aversion au moins aussi grande.

Il était finalement devenu nécessaire d'enfermer l'animal dans les écuries, d'où il poussait régulièrement de tels hurlements, le nez retroussé dressé vers le ciel, que la gouvernante craignait que la fillette ne puisse plus jamais retrouver la santé. Car, disait-elle :

« Quand les chiens hurlent, c'est signe de mort prochaine … »

Le lendemain du retour de la véritable Amélia, la gouvernante fut quasiment renversée, alors qu'elle quittait la chambre, par le bouledogue, échappé de sa prison, qui fit irruption en traînant derrière lui sa chaîne ainsi qu'un bout de corde en lambeaux. Il sauta directement sur le bout du lit d'Amélia, et se coucha là, remuant de la queue et laissant échapper de petits jappements de bonheur. Quand il fut admis que le petit chien mordrait quiconque lui demanderait de sortir, la fillette supplia qu'on l'autorise à rester. Le chien devint ainsi le gardien de la fillette. Quand on lui apportait ses repas, il gardait un œil sur les assiettes, vérifiant en même temps que l'appétit de la petite fille s'était amélioré. Il lui arrivait même d'y goûter en personne, en toute amitié.

Quand Amélia lui conta ses aventures, elle put deviner de façon certaine - aux mouvements de sa truffe, de sa queue, et à ses petits grognements à l'évocation du 'double' -, que le chien était déjà au courant de tout. De son côté, il n'eut aucune difficulté à faire comprendre à sa maîtresse le message suivant :

« Bien entendu, j'aurais voulu t'aider. Mais *ils* m'avaient attaché. Et il m'a fallu un mois entier pour venir à bout de cette satanée corde ! »

En grandissant, Amélia devint de plus en plus aimable et serviable. Elle devint également une jeune fille particulièrement clairvoyante et raisonnable.

Il paraît que c'est le cas de tous ceux qui ont, un jour, visité le monde des fées. Cela est certainement vrai. Et de tous ceux que nous côtoyons, ce sont eux qui sont les plus chers à notre cœur …

Gnomes, par Heinrich Schlitt